

Janusk Korczak « Non au mépris de l'enfant »

Isabelle Collombat

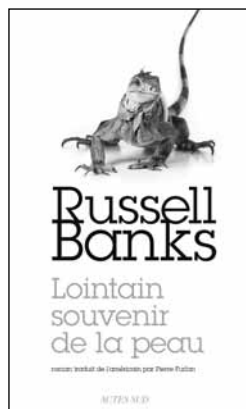
Actes Sud junior, mars 2012
96 pages, 7,80 €

Nous avons déjà eu l'occasion de dire tout le bien que nous pensions de la collection « Ceux qui ont dit non », éditée par Actes Sud, en direction des adolescents. Cet ensemble de petits romans historiques propose des récits de vie d'individus qui ont eu, un jour, le courage de résister pour faire triompher la liberté ou la justice.

Avec cet ouvrage paru avant l'été, ce sont la vie et la pensée de Janusk Korczak qui nous sont présentées. Ce dernier, à la fois médecin-pédiatre et écrivain, a œuvré, dès le début du XX^e siècle, à une refonte complète de l'Education et du statut de l'enfant, sur des bases complètement nouvelles qui préfigureront largement la Convention internationale des droits de l'enfant. Au fil des pages, on découvre donc celui qui dirigea deux orphelinats modèles, organisés en républiques d'enfants, destinés en priorité à des enfants pauvres, juifs ou catholiques, et basés sur des règles de vie révolutionnaires pour l'époque.

Sur le plan pédagogique, l'œuvre de Janusk Korczak s'inscrit dans la lignée de la pédagogie active et de l'école nouvelle, aux côtés de Maria Monterossi, Ferdinand Deligny ou Célestin Freinet. En 1942, les nazis mettront fin, tragiquement, à ce rêve pédagogique. D'abord en déménageant « Dom Sierot » dans le ghetto de Varsovie, puis en déportant à Treblinka les deux cents enfants de l'établissement. Janusk Korczak refusa toutes les propositions qui lui auraient permis d'avoir la vie sauve, accompagna ses protégés vers la mort, refusant de les abandonner « dans une époque comme celle-ci ».

Comme tous les ouvrages de la collection, ce livre consacré à Janusk Korczak propose un dossier complémentaire. Celui-ci retrace les grandes étapes de la reconnais-



sance de l'enfant comme sujet de droits, évoque l'évolution de la justice des mineurs et les diverses formes de violences faites aux enfants. A ce dossier viennent aussi s'ajouter des idées « pour aller plus loin ». Tout cela fait de l'ouvrage un excellent outil d'information et de sensibilisation à une cause trop souvent oubliée.

Françoise Dumont,
vice-présidente de la LDH

Lointain souvenir de la peau

Russel Banks

Actes Sud, mars 2012
448 pages, 24,20 €

Russel Banks ne manque ni de talent ni de courage. Il en fournit la confirmation avec *Lointain souvenir de la peau*, roman qui se saisit de l'un des sujets les plus délicats et les plus brûlants de nos sociétés occidentales : la répression de la pédophilie sur Internet, et ses effroyables abus. C'est de la perte de sa corporéité dont il s'agit, de son soi physique abîmé par le regard dépréciateur - litote - des autres, certes, mais surtout et peut-être essentiellement par les tourments de sa propre psyché.

Résident de Miami Beach, Russel Banks apprend un jour qu'une colonie de SDF a pris position sur l'un des quais qui font face à son appartement. Cette colonie est composée d'hommes condamnés pour délits sexuels et à qui, après leur sortie de prison, on interdit de vivre près des lieux fréquentés par des enfants. Le port d'un bracelet électronique, repérable par n'importe qui, sur n'importe quel ordinateur, les place à la merci de n'importe quel justicier du dimanche. Il s'agit donc pour eux de repérer un endroit à distance d'une école, d'une librairie, d'un cinéma, d'un terrain de jeux ou de sport, pour pouvoir espérer s'y installer. Mais cette mise à l'écart sociale les inscrit avec d'autant plus de force comme objets de stigmatisation. Libres, ils sont plus

enfermés qu'en prison, plus fragiles également. A l'heure où Facebook « signale » un utilisateur pour avoir eu une conversation avec une jeune fille de 13 ans, le propos n'a rien d'anodin. Russel Banks ne prétend d'ailleurs pas faire dans la fiction ; le fils d'un de ses amis, âgé de 22 ans, a eu une liaison avec une mineure de 15 ans, et a été sans autre forme d'enquête arrêté par la police. C'est ce qui inspire le personnage du Kid, gamin paumé et « dysfonctionnel », n'ayant jamais connu des femmes que leurs représentations pornographiques, et convaincu par la justice de pédophilie. Vivant sous le viaduc Claybourne, dans un bidonville précaire, n'ayant comme ami qu'une iguane, il est une version moderne du Lennie de *Des souris et des hommes*, obsédé par une douceur avec laquelle le monde des Hommes n'a plus guère de rapports que névrotiques.

A partir d'une galerie de personnages désignés seulement par leur fonction sociale, à l'image du professeur, autre figure mystérieuse de la déviance, Banks brosse le portrait d'une société schizophrène - elle s'accommode parfaitement d'une culture publicitaire cultivant la tentation pédophile - et agressive, terrorisée qu'elle est par sa face obscure. D'où une course sans fin vers une répression et une mise à l'écart plus sophistiquées et plus inhumaines. Avec cet ouvrage, Russel Banks s'inscrit dans une tradition romanesque très « américaine », visuelle, utilisant des scènes d'anthologie comme la lutte contre un ouragan. Mais il reste surtout fidèle à ses propres valeurs littéraires, présentes depuis *Terminus Floride* et *De beaux lendemains*, marquées par une attention portée au quotidien d'une humanité défavorisée ou exploitée. Le degré d'exploitation ici, devient maximal, puisqu'il est inscrit dans le corps lui-même, objet de représentations cultes, de peurs et de défiances, de surveillance et de castration.

Pierre Tartakowsky,
président de la LDH